

« L'ordre règne à Berlin »

C'est une scène classique à bord d'un avion Easyjet effectuant la liaison Paris-Berlin : à mesure que l'Airbus s'approche de la capitale allemande, un frisson parcourt l'échine des néophytes, guide du Routard sur les genoux, tout excités à l'idée de parcourir la dernière grande ville sauvage d'Europe, abreuvés d'images vieilles de 10 ou de 25 ans, alléchés de découvrir de (faux) pans de Mur couverts de graffitis, d'usines désaffectés et de clubs (anciennement) underground. Sur les réseaux sociaux, ils perpétuent la légende, postant des photos d'étoile rouge, de Trabant et de la tour de télévision perdue dans les brumes matutinales : ils sont bien à Berlin, capitale mondiale de la contre-culture et de la liberté. Contre ces mythes, ce folklore culturel alimenté par un « tourisme de la révolte et de la création », s'élève Francesco Masci, un sociologue italien de 46 ans d'expression française, qui vient de publier aux éditions Allia à Paris un petit livre ambitieux intitulé *L'ordre règne à Berlin*, un titre emprunté au dernier article de Rosa Luxembourgeois dans la *Rote Fahne*, écrit la veille de son assassinat par les Corps Fracs, au lendemain de la faillite de la révolution spartakiste.

Francesco Masci dénonce « un ordre nouveau, hautement improbable, difficilement identifiable avec des catégories politiques classiques, un ordre qui tient sur un emploi minimal de la force mais qui n'en est pas moins contraignant et implacable que l'ordre dénoncé par Rosa Luxembourgeois. » Cet ordre confond la liberté, l'obéissance et le chaos. Il s'alimente en continu d'images qui tournent à vide, lesquelles nourrissent la fiction d'individus émancipés, rebelles et créatifs, dans un monde post-politique, sous l'égide de la « quiétude infinie » de la culture, une « culture absolue » selon l'auteur, une forme de « machine à reproduire des images autoréférentielles et des événements ; machine qui recode la temporalité vers un temps indéfini de la promesse ». Depuis la chute du Mur, Berlin serait devenue l'avant-poste du basculement vers une modernité organisée par les images et d'une capitulation généralisée à la fiction de l'individu autonome. Berlin, terminus de la modernité : sous ses pavés, le vide, une forme de néant libertaire, un nihilisme aux atours spectaculaires et branchés. Où le réel devient objet de fiction.

« La subjectivité fictive évolue dans un espace non conflictuel où sa liberté n'est plus ni une exigence ni un droit ni une aspiration. (...) Les événements comme purs produits de l'esthétique ont toujours opéré activement pour remplacer les faits par les fictions, en imposant comme critère unique d'évaluation une liberté subjective et privée de contenus réels... » : Francesco Masci a un péché mignon : il raffole du jargon le plus obscur du savant, de formules alambiquées qui décontenancent son lecteur. Mais joint au téléphone – le sociologue vit ces jours-ci à Berlin... -, soudain, son propos s'éclaire. Il a passionnément aimé la ville où il a vécu plusieurs années mais son évolution, notamment sa « transformation en parc d'attractions culturelles », ne cesse de le décevoir. Il dit que Berlin est entrée en apesanteur et disparaît au fil du temps derrière un écran de fumée, des images auto-complaisantes et dénuées de sens, juste bonnes à alimenter un certain folklore : le club du Berghain érigé en centre idéologique de « l'ordre nouveau », les squats, les « Krawalle » du Premier mai, sa majesté le roi vélo... La ville aurait érigé – et organisé - la jouissance individuelle absolue en dogme en lissant toute forme de tension et de conflictualité et en tolérant tout et son contraire, en évinçant par conséquent le politique par un « monstre tricéphale : la morale, l'esthétique et l'économie ». Quelle morale ? « Celle du beau, du bon et du juste, dit Masci. D'une certaine zenitude. Le vélo par exemple : à Berlin,

c'est beaucoup plus qu'un moyen de transport propice à une ville plate. Le cycliste berlinois revendique la pureté de sa bicyclette, il est convaincu de faire le bien, d'être supérieur aux autres et par conséquent d'avoir tous les droits : il y a une forme de fascisme chez le cycliste berlinois. En accueillant artistes et créateurs ou ceux qui se présentent comme tels, Berlin est convaincue d'être dans la justice absolue, d'appartenir au camp du bien puisqu'elle favorise la liberté culturelle et permet à chacun d'affirmer sa subjectivité fictive. »

En Berlin, « l'homme nouveau de la culture » mu par son souci obsessionnel de l'expression de soi – sa raison d'être – aurait donc trouvé sa cité idéale, son île d'*utopia*. En quoi la capitale diffère-t-elle de Paris, de New York ou de Londres ? « Par son fonctionnement pour commencer, répond Francesco Masci. A Berlin ce sont les images ou plutôt l'imaginaire que véhicule la ville qui font grimper les loyers et non l'inverse comme dans les autres grandes cités. Celles-ci ont tour à tour été des objets de fantasme – la Paris bohème des années 1950, le New York de la banqueroute trash des années 1970-80... - mais leur identité n'est pas fondée sur des représentations imaginaires d'elle-même, sur un certain kitsch. Ce qui est le cas à Berlin aujourd'hui. Elle a subi un rapt de son identité imaginaire au point de s'être choisi un imaginaire désormais interchangeable. A Paris ou à New York, on se frotte à des contraintes, ne seraient-ce qu'économiques et financières, et au poids des traditions. » En somme, on se heurte à une certaine continuité historique. Selon Masci, Berlin n'indique plus un lieu géographique : elle aurait quitté ou neutralisé son territoire pour devenir un concept parce qu'elle nierait autant son identité que son histoire. Masci se trompe sur ce point-là, je crois. C'est vrai que les premiers mois d'une vie nouvelle à Berlin sont déconcertants lorsqu'on vient d'une société aussi politisée que la française : ce sentiment de vivre dans une ville du juste milieu, où règne un consensus écolo-social-démocrate un peu mou et gentillet, comme à l'écart et à l'abri des soubresauts de l'Histoire, est étrange. Mais il est à mes yeux le fruit de l'histoire de la ville. Il est la conséquence logique de son vingtième siècle qui fut hyperpolitique, des rêves de grandeur du Berlin wilhelminien aux folies de la Germania d'Hitler, du pessimisme apocalyptique de l'underground ouest-berlinois à l'optimisme technocratique et liberticide du Berlin-Est de la RDA. Berlin est aujourd'hui une cité post-politique où certains de ses habitants se racontent beaucoup d'histoires alimentées par des images et une certaine fiction de la liberté un peu kitsch. Soit. Elle a des travers que dénonce Masci et peut se révéler (très) irritante. Mais qu'une île de ce genre existe de nos jours en plein cœur de l'Europe n'est pas un mal.

Olivier Guez